



## Le plafond blanc

---

*Marc Laumonier*

Celui-là, c'est le malade, il est couché sur le dos et observe en ce moment le plafond blanc très propre de sa chambre d'hôpital, il préférerait être chez lui avec tous les objets qu'il aime tant, dans sa chambre et ses livres, sa musique ; mais non, il est là, à l'hôpital, avec du blanc comme unique horizon, pour le moment il ne peut se retourner, la chimiothérapie intraveineuse l'a épuisé, il se sent un peu perdu, comme en boîte, comme un minéral, en tout cas plus maître de son destin, quelqu'un d'autre l'aurait choisi. Lui qui avait toujours voulu bien ordonner sa vie à son souhait, sans patron, voilà maintenant des événements qui le dérangent au plus haut point. Il se raccroche aux ampoules qu'il possède. Il sait qu'à tout moment il pourra les utiliser, sans effort, sans douleur, presque avec allégresse pour reprendre les mots du poète. L'allégresse des suicidaires. Dermatologue, il sait tout de sa maladie, tout, les pourcentages de rémission, les complications des traitements, les effets indésirables, le début de la fin. Il a déjà considérablement maigri en si peu de temps. Il peut palper son foie et son colon et ressent la douleur des inflammations chroniques. La morphine améliore, mais il avait fallu augmenter les doses. Ce qui le désespérait le plus, là, en ce moment, c'est ce plafond lugubre et blanc, sans amour. Sa famille l'avait visité, pas son ex-femme qui n'était pas au courant de la gravité de son cancer.

Tout à l'heure, il se lèverait, irait observer derrière la vitre et voir les teintes automnales de ces arbres magnifiques, ceux qui perdent leurs feuilles et puis le ciel si bleu, si calme. Seuls les bruits de la ville alors l'irriteraient. Tout était intéressant, les déplacements des gens pressés vers leur voiture (pourquoi êtes-vous toujours si pressés ?), les jupes des femmes, les jeux des enfants, les belles voitures des gens riches ou les tacots éculés qui roulent cependant. La chose qu'il attend le plus maintenant, c'est rentrer chez lui, caresser ses chats, écouter Léo Ferré ou Jacques Bertin. Et sentir le temps passer, lentement mais si régulièrement, régularité confortable. La mort ne lui fait pas peur, c'est être immobile qui le gêne, prisonnier de ce lit aux draps rêches, glacés, irritants, impersonnels.

Il lui vient des pensées érotiques parce qu'il faut bien vivre. Il banderait presque. D'anciennes amours lui reviennent comme des bouffées de chaleur, les souvenirs sont des bouées, il aime s'y accrocher ; sans cesse revoir le passé, sa jeunesse, son adolescence ; il se rappelle, amusé, des erreurs jadis quand il était jeune et timide, ses maladresses, la déception de certaines jeunes filles. Il cherche cette différence qu'il a toujours voulu pressentir, cette différence des sexes. Cette altérité qui fut peut-être le choc de sa vie, lui le romantique par excellence ; savoir parler aux femmes, savoir les écouter, les faire rire puis jouir. Ah, la jouissance, la belle affaire ! Des amies récentes aussi lui rendent visite en songes, il pense à celle-ci ou à celle-là, toutes cherchent à séduire, toutes ont peur de la solitude, de n'être plus désirées, toutes ont peur de vieillir. Toutes s'imaginent d'impeccables amants très efficaces, des hommes sans aucun défaut. Voilà, bander un peu, ça ne fait pas de mal, comme ça, ce feu qui brûle dans le bras se fait moins sentir.

Quelqu'un frappe, c'est une infirmière, elle est professionnelle et n'oublie jamais un petit mot gentil, un sourire de compassion, c'est la reine de l'empathie, il l'aime bien. Il se demande toujours comment elle est quand elle n'est plus infirmière. Le soir, que fait-elle ? Va-t-elle danser ? Lit-elle au contraire, a-t-elle beaucoup d'amants, ou un homme seul ? Il banderait presque de nouveau ; finalement c'est bien cette érection, cela prouve qu'il est encore vivant, au moins du bas-ventre. Ce bas-ventre pourri et douloureux pourtant ; il a encore envie d'uriner, irritation de voisinage. Il se retient, la perfusion est bientôt terminée. Pourra-t-il marcher après et sortir seul, sans l'aide de personne, comme il aime ; ce n'est pas sûr, il se sent très las et sa fatigue est immense. Comme une lente et interminable anesthésie. Sur le dos, de nouveau, dans ces draps rêches, le plafond blanc surgit encore. C'est très blanc, pas une seule toile d'araignée ; rien de vivant sur ce plafond. Il comprend que c'est peut-être un passage vers la mort, vers cet ultime choix, cet artefact comme disait un ancien ami médecin comme lui. Les crétins disaient que philosopher c'était apprendre à mourir. Peuh ! C'est tout ?